

« Opium »

Danièle Le Blanc

Number 43, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Le Blanc, D. (1987). Review of [« Opium »]. *Jeu*, (43), 155–156.

«opium»

Création collective de Michel Barrette, Lorne Brass, Roger Léger, Jonathan Trudel-Perrault, Maryse Pigeon, Rodrigue Proteau, Luc Proulx et Jerry Snell. Idée originale de Lorne Brass. Supervision de la mise en scène et du jeu: Gilles Maheu. Musique originale de Michel Drapeau, exécutée par Michel Drapeau assisté de Rudy Toussaint. Conception sonore: Michel Drapeau. Conception technique: Michel Drapeau et Cara Son. Textes d'Yves Lapointe et de Lorne Brass. Extraits de *Moi et Lui* d'Alberto Moravia, du *Roi Lear* et de *Macbeth* de Shakespeare. Scénographie: Luc Proulx et Lorne Brass. Assistance technique à la scénographie: Michel Clément et Guy Beauregard. Conception et régie des éclairages: Martin St-Onge. Montage technique: Martin St-Onge, Bernard Bergeron, Carole Caouette et Sabrina Steenault. Production de Carbone 14, présentée à l'Espace libre du 7 au 25 janvier 1987.

réflexions aquatiques

Une fois de plus Carbone 14 nous conviait à un événement unique. L'Espace libre métamorphosé est mené cette fois-ci, croyons-nous, à ses propres limites. Sur la scène,

transformée en bassin d'eau, reposent cinq pupitres couverts d'objets qui évoquent l'univers banal de milliers de bureaucrates. La juxtaposition de ces deux mondes, a priori incompatibles, rassure et inquiète. Cette image constitue d'emblée une scène troublante de cataclysme, de déluge ou de fin du monde d'où toute vie serait absente.

Pourtant, de cette eau immobile et sombre émerge une femme amphibie, unique personnage féminin. Muette comme l'eau qui l'abrite, elle élabore sous nos yeux des gestes éloquents qui nous disent un drame: celui des hommes et des femmes, de leur solitude et de leurs illusions perdues.

À la fois dérouter et captivé, le spectateur est témoin, durant la première partie de la représentation, de la banalité de sa propre existence réduite à son expression la plus simple.

Cinq hommes en tenue de ville entrent en scène et s'installent à leur table de travail, rompant du même coup l'ambiance fortement dramatique qui prévalait jusqu'ici. Dans une habile montée dramatique, ces



«De cette eau immobile et sombre émerge une femme amphibie». Maryse Pigeon et Roger Léger dans *Opium*, une création de Carbone 14. Photo: Yves Dubé.

cinq personnages nous présentent une sorte de danse du *businessman* teintée d'humour. Les cinq hommes, chaussés aux pieds, debout dans une mare d'eau, élaborent un va-et-vient dont le rythme ira s'accroissant tout au long de la scène. Ils ignorent ou feignent d'ignorer la présence de l'eau, élément pourtant menaçant ou, comme dans un rêve, cohabite avec elle sans l'interroger.

Le spectacle, miroir du monde, met en scène les images du réel, les joue puis les renvoie au spectateur témoin. La présence de l'eau comme élément scénique multiplie les possibilités de renvois en permettant au jeu de refléter dans l'eau une réflexion sur lui-même. En effet, l'eau, véritable miroir, absorbe le jeu et lui fait subir un renversement qui opère comme critique du réel. Le tumulte provoqué par l'activité des personnages bureaucrates éveille l'eau qui dort et mène au chavirement d'un monde en apparence stable. Désormais, le spectacle confronté à lui-même prendra son essor dans un bouleversement en tout point semblable au cataclysme.

L'univers des hommes, jusque-là immuable, bascule dans une scène d'une grande intensité. Les hommes désormais confrontés à leurs désirs les plus inavoués doivent conjuguer avec eux. Aucune issue de secours n'est permise. Ils ont quitté leur tenue de ville. Installés sur des radeaux, ils se laissent porter par l'eau telles des épaves à la dérive.

Opium nous présente un quotidien banal dans un décor froid et sombre d'où s'est retirée toute lumière. La musique en toile de fond rend éloquent et profond le silence. La matière décharnée, incolore et muette a perdu tous ses attraits.

Seule ombre au tableau: le texte. Dit de façon maladroite, il rompt le charme de la représentation et impatient le spectateur.

L'équipe de Carbone 14 nous a une fois de plus démontré son habileté. Elle a su fouiller la mémoire collective et en réanimer sur

scène les éléments les plus profonds. Carbone 14, tel un seul corps dont l'esprit et le cœur battent aux rythmes des désirs et des passions de l'homme moderne.

danièle le blanc

«mao tsé toung ou soirée de musique au consulat»

Texte et mise en scène: Jean-Pierre Ronfard; régie: Louis-Pierre Trépanier. Avec Marthe Turgeon (Mary), Denis Mercier (le consul), Suzanne Lemoine (Elizabeth), Bernard Bergeron, Luc Arsénault, Michel Barrette, Pierre-André Côté, Annie Dréau, Violaine Forest et Paul Laperrière. Production du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée à l'Espace libre du 25 février au 22 mars 1987.

l'histoire?

Le défi était grand. Parler de l'Histoire au théâtre, haut lieu de la représentation, de l'image — donc de la transposition — n'est pas chose facile. Le spectateur, peut-être pris par cette idée que l'Histoire est une donnée objective, ne cherchera-t-il pas à rencontrer une «réalité», une «vérité», voire «la» vérité? Et quand l'événement historique a l'ampleur et l'importance de la révolution chinoise, les problèmes surgissent avec d'autant plus d'acuité. Jean-Pierre Ronfard s'est donc attaqué à un gros projet!

Je crois que ça valait le coup pour plusieurs bonnes raisons: faire éclater les cadres parfois étroits des sujets traités par le théâtre québécois; parler d'une période historique qui a marqué et marque encore le monde; donner la parole au puissant personnage qu'a été Mao; interroger nos mythes et nos préjugés à l'égard de la fois de Mao, du(des) peuple(s) chinois et du pays si inconnu et si lointain qu'est la Chine et, finalement, provoquer une réflexion sur la présence des Occi-